

Bernadette Throo

Carnet d'une dendrophile

couverture

Édith Kipper

préface

Georges Cathalo

Éditions Les Carnets du Dessert de Lune

« Le dendrophile est un obsédé inoffensif. Il erre volontiers dans les bois et les jardins, barbouillé de vert, un peu rugueux parfois quand on manque de respect à l'objet de sa passion. »

Petit manuel de dendrophilie.

Nous n'irons plus au bois

ou

Après la tempête

La mort innombrable des arbres
qui pourrait nous en consoler ?
Nous irons désormais par des chemins sans ombre
sous le cruel été.
Nulle main de feuillage
ne glissera plus sur nos soifs.
Le ciel blanc tombe jusqu'à terre.

C'est notre cœur le plus secret
qui dans les racines s'exhibe
nu et violé.

Nous n'irons plus au bois, les sentiers sont coupés.
Pire : il n'y a plus de sentier,
plus de bois, plus rien !
le ciel qui pend comme un grand linge
sur de longs gisants torturés.

*

Ils vous pèsent d'un poids terrible sur le cœur
tous ces arbres surpris dans leur sommeil d'hiver
d'un seul souffle abattus :
champ de bataille sous la neige
avec ses morts bien alignés.

Le Gros Charme, les Six Bornes
et les Quatre Marronniers¹,
les reconnâitrons-nous
sous d'inconnus visages,
culbutés, fracassés ?
Pourrons-nous recueillir leur âme éparpillée,
dérober le peu d'ombre échappé au désastre ?

Trop friables châteaux qu'on s'épuise à bâtir
sur le sable des insomnies.

*

Sous-bois verrouillés

Entre les chablis
les premières anémones
écarquillent leurs yeux mauves
ciliés de blanc

pour personne.

¹ carrefours dans la forêt de Haye, près de Nancy.

Quand les sentiers de randonnée
seront rouverts
nous retournerons aux forêts
qui sont nos mères.

Mais nous n'y retrouverons plus
les anciennes foulées
l'acide fraîcheur des feuillées
leurs jeux obscurs.

Il y aura trop de clarté
nous aurons perdu nos repères.
De nos souvenirs essartés
nous ne saurons que faire.

La Reverdie

Les feuilles sont à peine un tulle sur le ciel
et les pommiers boutonnent
rose vif
selon la loi de leur espèce
au lever du printemps.
Tout est comme toujours
sauf que le petit bois
trop clair
de bois ne mérite plus guère
le nom
qu'il y a de grands ronds de cendres parmi l'herbe
et que l'ange du seuil
le haut sapin
s'est écrasé au sol.

Mais peut-être il demeure
encore assez d'ancrages
pour lancer d'arbre en arbre
le manège des écureuils ?

Nous avons eu six ans de bonheur tous les deux
le petit parc et moi
– combien de couples n’ont pas davantage ! –
six ans peints de vert et de bleu
filetés d’or.

Sous le dais mouvant des après-midi
nous échangeons dons et promesses :
à moi l’ombre ajourée et les fleurs d’herbe,
à lui mes fruits de songe et d’encre
mûris parmi ses pommes.

Mais la septième année
du ciel vint la blessure
et le bonheur fut à recoudre.

Ce n'est rien que la nuit
se haussant vers l'aurore
rien que le ciel de pluie
aiguissant les couleurs
rien que ce magnolia
mi-caché par le mur
et dont la moitié penche
de loin vers moi ses fleurs.

Ce n'est rien qu'un printemps
pareil à tous les autres
ni pire ni meilleur
et de saveur unique.

Dans le jardin où nos bonheurs d'été
pendent encore aux branches,
nous retournerons, vous et moi,
compter les primevères
sur les doigts du printemps.
La chape des années,
dégrafée par la brise,
nous aura glissé des épaules
et nous réapprendrons des sagesse légères
à l'école des écureuils.

Du givre et de la neige
les primevères ont pâti.
Mais là-haut des brindilles
trempent dans le soleil.
Près d'un grand-père extasié
un très petit enfant
trottine.
Premier enfant de la saison,
encore indemne de l'école,
livré aux fleurs, aux écureuils.
Si peu de jours derrière lui
et toute la vie par-devant
qui lui promet monts et merveilles...

En attendant,
la balançoire
qui le jette en plein ciel
est un suffisant paradis.

Il dort pendant qu'on le promène
il dort entre les arbres
entre les chants d'oiseaux
entre les feuillets du silence
repliés l'un sur l'autre.
Il dort entre mai qui s'en vient
et avril qui s'en va,
jolis mois un peu flous
comme les traits de son visage.
Il boit tout en dormant
le soleil aigrelet
le vent qui pique à peine.
Le fragile printemps lui mousse au bord des lèvres
et dans sa petite âme vague
fait germer pour plus tard
tout un verger d'images et d'odeurs.

La jeune divorcée qui promenait sa chienne
dans le parc vers 1 heure,
je l'avais crue bien arrimée à un bonheur d'épouse.
Mais c'était un collier rompu,
une balle oubliée dans l'herbe
par un Dieu étourdi.

Une jeune femme, une chienne
l'une à l'autre réduites
du même pas offertes
au souriant après-midi.

Je lève les yeux de mon livre
et l'arbre devant moi surgit
dans sa neuve splendeur.
Avec sa floraison candide
il a l'air d'une Fête-Dieu
aux liturgies d'avant-Concile.
Arbre en fleurs couronné d'enfance
voué au bleu par le beau temps
au blanc par ses pétales,
qui prie un Dieu sans cathédrales
avec la brise pour plain-chant.

*

Cette année
je n'écrirai pas de poèmes
en l'honneur des fleurs de pommier.
Car les pommiers n'ont pas de fleurs
car les pommiers sont rabougris
tout gris
petites âmes sans lumière
qui ont manqué leur paradis.

Leur feuillage tout en soleil
met un nimbe autour des pommiers.
Bienheureux sont-ils par la grâce
du petit ciel des véroniques
et la bure des écureuils.
Et bienheureux celui qui porte
ses branches tel un chandelier
pour éclairer les yeux de l'herbe
et ceux des rêveurs de vergers.

*

Fines feuilles de mai
qui êtes source dans les arbres
où vient boire le vent
où vacille le ciel.
Ruiselante fraîcheur
de ce vert translucide
sous le bleu presque mauve.

Et dans ce jour instable
mon instable existence
comme lui suspendue.

